

ŒUVRES
DE SCHILLER

IV

A circular library stamp is located on the right side of the page, overlapping the text 'DE SCHILLER'. The stamp is mostly illegible but appears to contain some text around its perimeter.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAURE

Rue de Fleurus, 9, à Paris

THÉÂTRE DE SCHILLER

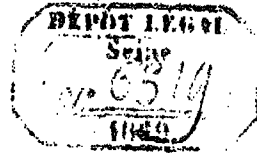


TRADUCTION NOUVELLE

PAR AD. REGNIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME TROISIÈME



3 Volumes



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

—
1869

FRAGMENTS ET PLANS

TROUVÉS DANS LES PAPIERS DE L'AUTEUR

I

DÉMÉTRIUS

.....

.

.

.....

DÉMÉTRIUS.

ACTE PREMIER.

La diète de Cracovie. — Au moment où la toile se lève, on voit la diète de Pologne siégeant dans la grande salle du sénat. Sur une estrade, haute de trois degrés, couverte d'un tapis rouge, est le trône royal surmonté d'un dais. Des deux côtés pendent les armes de Pologne et de Lithuanie.

LE ROI est assis sur le trône; à sa droite et à sa gauche, sur l'estrade, se tiennent, debout, les dix OFFICIERS DE LA COURONNE; au bas de l'estrade, des deux côtés de la scène, sont assis LES ÉVÊQUES, LES PALATINS et LES CASTELLANS; en face d'eux sont, debout, la tête découverte, LES NONCES, sur deux rangs, tous armés. L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE, comme primate du royaume, est assis le plus près de l'avant-scène, derrière lui, son CHAPELAIN tient une croix d'or.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Ainsi donc, cette orageuse diète se trouve menée, grâce à Dieu, à une heureuse fin. Le roi et les États se séparent en bonne intelligence. La noblesse consent à désarmer; le Rokosz¹ opiniâtre, à se dissoudre; et quant au roi, il donne sa parole sacrée de faire droit aux justes plaintes.

1. Le soulèvement de la noblesse. (Note de l'édition allemande.)

DÉMÉTRIUS entre, fait quelques pas vers le trône, et s'incline trois fois, la tête couverte : d'abord devant le Roi, puis devant les Sénateurs, et enfin devant les Nonces; la portion de la diète à laquelle chaque salutation s'adresse y répond par une inclination de tête. Ensuite il se place de manière à embrasser du regard, mais en se gardant de tourner le dos au trône, une grande partie de l'assemblée et du public, qui est censé assister à la diète.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Prince Dmitri, fils d'Iwan, si l'éclat de la royale diète t'intimide, si la majesté de ce spectacle enchaîne ta langue, tu peux, le sénat te l'accorde, te choisir à ton gré un avoué et te servir d'une bouche étrangère.

DÉMÉTRIUS.

Seigneur archevêque, je suis ici pour réclamer un royaume et un sceptre royal. Il me siérait mal de trembler devant un noble peuple et devant son roi et son sénat. Jamais je n'ai vu une si auguste assemblée; mais cet aspect m'élève le cœur et ne m'effraye point. Plus les témoins sont dignes, plus ils m'agréent : je ne puis parler devant une réunion plus brillante.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

... La Sérénissime République est disposée, il est vrai....

DÉMÉTRIUS.

Roi très-puissant, vénérables et puissants évêques et palatins, gracieux seigneurs, nonces de la Sérénissime République! c'est avec surprise, avec un profond étonnement, que je me vois, moi, le fils du czar Iwan; à cette diète, devant le peuple de Pologne. Une haine sanglante a divisé les deux royaumes, et il n'y a point eu de paix tant que mon père a vécu. Cependant le ciel a maintenant tourné les choses de telle sorte que moi, son sang, moi qui ai sucé, avec le lait de ma nourrice, cette vieille haine héréditaire, je suis contraint de paraître devant vous en suppliant, et de venir au milieu de la Pologne chercher mon droit. Avant donc que je parle, oubliez généreusement ce qui s'est passé; oubliez que le czar, dont je me reconnais le fils, a porté la guerre dans votre pays. Je me présente devant vous comme prince dépouillé; je cherche protection. L'opprimé a des droits sacrés sur tout noble cœur; mais qui sera juste sur la terre, si ce n'est un grand peuple, un peuple vaillant qui, libre et dans

toute la plénitude de son pouvoir, n'a de compte à rendre qu'à lui-même, et qui, sans nulle restriction. peut obéir à la noble impulsion de l'humanité ?

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Vous vous donnez pour le fils du czar Iwan. Ni votre attitude vraiment, ni votre langage ne contredisent cette fière prétention. Cependant prouvez-nous que vous l'êtes ; puis espérez tout de la générosité de la République.... Jamais, sur le champ de bataille, elle n'a craint le Russe ; elle aime également à se montrer soit un noble ennemi, soit un ami secourable.

DÉMÉTRIUS.

Iwan Wasilowitsch, le grand czar de Moseou, a épousé cinq femmes, dans le long cours de son règne. La première, de la race héroïque des Romanow, lui donna Féodor, qui régna après lui. Marfa, de la famille des Nagori, lui enfanta un fils unique, Dmitri, le tardif rejeton de sa vigueur : il était encore un tendre enfant quand son père mourut. Le czar Féodor, jeune homme d'un corps débile et d'un faible esprit, laissa régner son grand écuyer, Boris Godunow, qui le gouverna avec l'art astucieux d'un courtisan. Féodor était sans enfants, et le sein stérile de la czarine ne promettait nul héritier. Quand donc le rusé boyard eut capté la faveur du peuple par ses adulations, il éleva ses vœux jusqu'au trône. Entre lui et son orgueilleuse espérance, il n'y avait plus qu'un obstacle, le jeune Dmitri Iwanowitsch, qui croissait sous les yeux de sa mère, à Uglitsch, sa résidence de veuve.

Quand son noir projet fut mûr pour l'exécution, il envoya à Uglitsch des meurtriers pour tuer le czarowitsch. Un incendie éclata, au plus profond de la nuit, dans l'aile du château où le jeune prince habitait à part avec son gouverneur. La maison devint la proie d'un violent embrasement ; le prince disparut aux yeux des hommes et ne reparut plus : tout le monde le pleura comme mort. Je vous rapporte des faits connus, que tout Moseou sait.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Ce que vous racontez n'est ignoré d'aucun de nous. Le bruit a réenti dans toutes les contrées que le prince Dmitri, dans l'incendie d'Uglitsch, avait trouvé le trépas. Et, comme sa mort a

tourné à l'avantage du czar qui règne aujourd'hui, on ne s'est fait aucun scrupule de l'accuser de ce meurtre cruel. Mais ce n'est pas de sa mort qu'il s'agit maintenant; car il vit, n'est-ce pas, ce prince? Vous soutenez qu'il vit en vous. Donnez-nous-en des preuves. Par quoi certifiez-vous que vous l'êtes? A quels signes doit-on vous reconnaître? Comment êtes-vous demeuré caché à votre persécuteur? Et comment, après un silence de seize ans, quand vous n'êtes plus attendu, paraissez-vous maintenant à la lumière du jour?

DÉMÉTRIUS.

Il n'y a pas encore un an que je me suis moi-même découvert, car jusque-là je vivais caché même à moi, ne soupçonnant pas ma royale naissance. Je me trouvais moine parmi des moines, quand la conscience de ce que j'étais commença à s'éveiller en moi, et la sévère contrainte du cloître m'entourait. Mon âme généreuse résistait à l'étroite règle sacerdotale, et mon sang de chevalier se révoltait, avec une secrète puissance, dans mes veines. Je dépouillai résolûment l'habit de moine, et je m'enfuis en Pologne, où le noble prince de Sendomir, ce bienveillant ami des hommes, me donna l'hospitalité dans son palais, et m'éleva pour le noble service des armes.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

...Comment? vous ne vous connaissiez pas encore, et pourtant le bruit que le prince Démétrius vivait remplissait dès lors le monde? Le czar Boris tremblait sur son trône et il plaçait ses Sastais aux frontières pour examiner avec une sévère attention tout voyageur. Comment? ce bruit ne venait pas de vous? Il se pourrait, vous ne vous étiez pas donné pour Démétrius?

DÉMÉTRIUS.

Je raconte ce que je sais. Si la rumeur de mon existence a couru le monde, c'est un dieu qui a pris soin de la répandre. Je ne me connaissais pas. Dans la maison du palatin, et perdu dans la troupe de ses serviteurs, je passai joyeusement le temps obscur de ma jeunesse.
Par un silencieux hommage, j'adorais sa fille ornée d'attraits; mais alors j'étais bien loin de l'audace d'élever mes vœux jusqu'à un tel bonheur. Le Castellan de Lemberg, son prétendant,

s'offensa de ma passion. Il me demanda orgueilleusement raison, et, dans sa fureur aveugle, il s'oublia jusqu'à me frapper. Si cruellement provoqué, je saisis mon arme; lui, furieux, hors de lui, se précipita sur mon épée, et périt, sans que je le voulusse, de ma main.

НИНІСЧКК.

Oui, ainsi s'est passé.

DÉMÉTRIUS.

Mon malheur fut au comble. Moi, sans nom, un Russe, un étranger, j'avais tué un grand du royaume, j'avais commis un meurtre dans la maison hospitalière de mon protecteur, je lui avais tué son gendre, son ami. Mon innocence ne me servit de rien; ni la compassion de toute la cour du prince, ni la faveur du noble palatin ne peuvent me sauver; car la loi, indulgente aux seuls Polonais, mais sévère pour tous les étrangers, me condamne. Mon jugement fut prononcé, je devais mourir. Déjà j'étais à genoux devant le bloc fatal, déjà j'offrais au glaive mon cou nu.... A ce moment, parut aux yeux une croix d'or avec des pierres précieuses, qu'on m'avait, au baptême, suspendue au cou. J'avais, comme c'est chez nous la coutume, toujours porté caché, à mon cou, le saint gage de la rédemption chrétienne, depuis ma première enfance, et en ce moment même où je devais dire adieu à la douce vie, je le saisis comme ma dernière consolation, et le pressai sur mes lèvres, avec une pieuse ferveur. (*Les Polonais, par un jeu muet, manifestent leur intérêt.*) On remarque ce joyau: son éclat et son prix excitent la surprise, éveillent la curiosité. On détache mes liens, on m'interroge; mais je ne puis me rappeler un temps où je n'aie pas porté ce joyau. Or il advint que trois fils de boyards, qui avaient fui la persécution de leur czar, étaient descendus chez mon maître à Sambor. Ils virent ce bijou et, aux neuf émeraudes, entremêlées d'améthystes, ils le reconnurent pour celui que Knæs Mestislowkoy avait, au baptême, suspendu au cou du plus jeune fils du czar. Ils me regardèrent de plus près et remarquèrent avec étonnement que, par un jeu étrange de la nature, j'avais, de naissance, le bras droit plus court que l'autre. Comme ils me preseaient de questions, je me rappelai un petit psautier que j'avais emporté dans ma fuite. Dans ce psautier

se trouvaient des mots grecs que l'Igumène¹ y avait tracés de sa propre main. Je ne les avais jamais lus, parce que je ne connaissais pas cette langue. On alla chercher le psautier, on lut l'écrit. Le contenu était que frère Wasili Philarète (c'était mon nom au cloître), possesseur du livre, était le prince Dmitri, le plus jeune fils d'Iwan, qu'Andréi, un honnête diacre, avait secrètement sauvé dans la nuit du meurtre; que les preuves en étaient conservées dans deux cloîtres, lesquels étaient indiqués. Alors les boyards, vaincus par la puissance de ces témoignages, se précipitèrent à mes pieds, et me saluèrent comme fils de leur czar, et ainsi le destin m'éleva subitement, de l'abîme du malheur, au faite de la prospérité.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

DÉMÉTRIUS.

Et alors aussi il me tomba comme des écailles des yeux : des souvenirs s'animèrent en moi soudain... dans le fond le plus reculé du temps passé; et, comme les dernières tours brillent à l'horizon lointain, aux rayons du soleil, ainsi deux images, les plus hauts sommets, dorés du soleil, dans ma mémoire, devinrent claires et distinctes dans mon âme. Je me voyais fuyant par une nuit obscure, et, en regardant derrière moi, je voyais monter une flamme ardente, dans la sombre horreur de la nuit. Il fallait que ce fût une impression bien ancienne et reculée, car ce qui avait précédé, ce qui avait suivi, était complètement effacé dans le lointain des longues années; cette image terrible s'élevait isolée et brillait seule dans mon souvenir. Toutefois je me rappelais bien qu'un jour, dans les années qui suivirent, un de mes compagnons, en colère, m'avait nommé le fils du czar. Je tins cette parole pour une raillerie et m'en vengeai en le frappant. Tout cela, en ce moment, saisit mon esprit avec la rapidité de l'éclair, et il m'apparut avec une certitude évidente que j'étais le fils, cru mort, du czar. D'un seul mot se trouvèrent expliquées toutes les énigmes de mon obscure existence. Ce n'est pas seulement à des signes qui peuvent tromper, c'est, au plus

1. L'abbé du couvent.

profond de mon sein, aux battements de mon cœur que je sentis en moi le sang royal; et je le verserais plutôt goutte à goutte que de renoncer à mon droit et à la couronne.

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Et devons-nous nous fier à un écrit qui a pu se trouver par hasard entre vos mains? nous fier au témoignage de quelques fugitifs? Pardonnez, noble jeune homme! Votre ton et votre contenance ne sont sûrement pas d'un menteur! mais vous pourriez être trompé vous-même; on peut pardonner au cœur humain de se laisser tromper dans un si grand intérêt. Quels garants nous donnez-vous de votre parole?

DÉMÉTRIUS.

Je produis cinquante répondants engagés par serment, tous Piasts, Polonais nés libres, d'une réputation sans tache, qui affirmeront tout ce que j'avance en ce moment. Je vois siéger ici le noble prince de Sandomir; le castellan de Lublin, à son côté: ils témoigneront si j'ai dit la vérité

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Eh bien! qu'en pensent les Sérénissimes États? Le doute doit s'avouer vaincu par la force réunie de tant de témoignages. Un bruit sourd, depuis longtemps, court le monde, annonçant que Dmitri, fils d'Iwan, vit encore; le czar Boris lui-même le confirme par sa crainte.... Un jeune homme se montre ici, entièrement semblable, par l'âge, par la conformation, même par les jeux accidentels de la nature, à celui qui a disparu, à celui qu'on cherche; il justifie par la noblesse de son âme sa haute prétention. Il est sorti miraculeusement, par une fuite mystérieuse, des murs du cloître, et a paru doué des vertus chevaleresques, lui qui n'avait été que l'élève des moines. Il montre un joyau, que le czarowitsch porta sur lui autrefois, qu'il ne quittait jamais. De plus, un témoignage écrit par une main pieuse confirme sa royale naissance, et la vérité nous parle plus fortement encore par la simple franchise de son langage et la candeur de son front. L'imposture n'emprunte pas de tels traits; elle s'enveloppe, décevante, dans de grandes paroles et dans les ornements oratoires du discours. Je ne lui refuse donc pas plus longtemps le nom auquel il prétend avec droit et rai-

ODOWALSKY.

Que nous importe votre traité? Telle était alors notre volonté, elle est autre aujourd'hui.

SAPIEHA.

En sommes-nous venus là? Si personne ne veut se lever pour la justice, eh bien! je le ferai, moi! Je veux déchirer la trame de l'astuce, je veux découvrir tout ce que je sais.... Vénérable primat! comment? Es-tu sérieusement aussi débonnaire, ou peux-tu dissimuler à ce point? Êtes-vous si crédules, sénateurs? Roi, es-tu si faible? Vous ne savez pas, vous ne voulez pas savoir que vous êtes le jouet du rusé woïwode, de Sendomir, qui a suscité ce czar, et dont l'immense ambition engloutit déjà Moscou et ses richesses? Faut-il que je vous dise que l'alliance est déjà conclue et jurée entre eux? qu'il lui a fiancé sa plus jeune fille? Et la noble République doit-elle se précipiter aveuglément dans les périls d'une guerre pour assurer la grandeur du woïwode et faire de sa fille une czarine et une reine? Il a tout séduit et acheté. La diète, je le sais bien, il veut la dominer; je vois sa faction puissante dans cette salle, et, non content de diriger le Seym Walny par la majorité, il est venu à la diète avec trois mille chevaux, et a inondé tout Cracovie de ses vassaux. En ce moment même, ils remplissent les galeries de ce palais. On veut contraindre la liberté de nos suffrages. Nulle crainte cependant n'émeut mon courage. Tant qu'il coulera du sang dans mes veines, je maintiendrai la liberté de ma parole. Les hommes de bonne intention se rangeront de mon côté. Tant que je vivrai, je ne laisserai passer nulle résolution contraire au droit et à la raison. J'ai conclu la paix avec Moscou, et je réponds de son maintien.

ODOWALSKY.

Qu'on ne l'écoute pas! Recueillez les voix! (*Les Evêques de Cracovie et de Wilna se lèvent, et vont, chacun de leur côté, recueillir les voix.*)

BEAUCOUP DE VOIX.

Guerre! guerre à Moscou!

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE, à Sapiéha.

Rendez-vous, noble seigneur! Vous voyez que la majorité est contre vous. Ne poussez pas les choses jusqu'à une scission funeste!

LE GRAND CHANCELIER DE LA COURONNE, descendant des degrés du trône, à Sapieha.

Le roi vous fait prier de céder, seigneur woïwode, et de ne pas diviser la diète.

L'HUISSIER, bas à Odowalsky.

Ceux qui sont devant la porte vous font dire de tenir ferme. Tout Cracovie est pour vous.

LE GRAND MARÉCHAL DE LA COURONNE, à Sapieha.

De si bonnes résolutions ont passé. Oh! rendez-vous! En faveur des excellentes décisions qu'on a prises du reste, rangez-vous à la majorité.

L'ÉVÊQUE DE CRACOVIE a recueilli les voix de son côté.

Sur le banc de droite tous sont d'accord.

SAPIEHA.

Que tous soient d'accord.... moi, je dis non. Je dis *Veto*, je romps la diète. Qu'on n'aille pas plus loin. Tout ce qui a été résolu est aboli et nul. (*Toute l'assemblée est debout. Le Roi descend de son trône, les barrières sont renversées; un bruit tumultueux s'élève. Des Nonces tirent leurs sabres et en menacent, à droite et à gauche, Sapieha. Des Évêques s'interposent, des deux côtés, et le protègent de leurs étoles.*) La majorité? Qu'est-ce que la majorité? La majorité, c'est la déraison; le bon sens ne s'est jamais trouvé que chez un petit nombre. Celui qui n'a rien songé-t-il au bien général? Le mendiant est-il libre, peut-il choisir? Il est contraint de vendre sa voix, pour du pain, pour des bottes, au puissant qui le paye. Il faut peser les suffrages, et non les compter. L'État périra tôt ou tard là où triomphe la majorité, où la déraison décide.

ODOWALSKY.

Entendez le traître!...

DES NONCES.

Qu'on le terrasse. Taillez-le en pièces!

L'ARCHEVÊQUE DE GNESNE arrache la croix des mains de son Chapelain, et s'avance entre eux.

La paix! Voulez-vous que le sang des citoyens coule dans la diète? Prince Sapieha! modérez-vous! (*Aux Évêques.*) Éloignez-le d'ici; faites-lui un rempart de vos poitrines! Emmenez-le en silence par cette porte de côté, pour que la foule ne le mette

pas en pièces! (*Sapicha, toujours menaçant du regard, est entraîné de force par les Evêques, pendant que les Archevêques de Gnesno et de Lemberg écartent les Nonces qui s'élancent vers lui. Au milieu d'un violent tumulte, auquel se mêle le cliquetis des sabres, la salle se vide, et il ne reste que Démétrius, Mnischek, Odowalsky et l'Hetman des Cosaques.*)

ODOWALSKY.

Nous avons échoué.

Mais ce n'est pas une raison pour que vous manquiez de secours! Si même la République maintient la paix avec Moscou, nous accomplirons l'entreprise avec nos propres forces.

KORELA.

Qui aussi aurait pensé qu'à lui seul il tiendrait tête à toute la diète!

MNISCHEK.

Le roi vient.

LE ROI SIGISMOND, accompagné du GRAND CHANCELIER DE LA COURONNE, du GRAND MARÉCHAL DE LA COURONNE et de quelques EVÊQUES.

LE ROI.

Mon prince, souffrez que je vous embrasse! L'illustre République vous rend enfin justice; mon cœur l'a fait depuis longtemps. Je suis profondément touché de votre sort: il doit certes émuouvoir le cœur de tous les rois.

DÉMÉTRIUS.

J'ai oublié tout ce que j'ai souffert; sur votre sein je me sens renaitre.

LE ROI.

Je n'aime point les longs discours; mais tout ce que peut un roi qui commande à des vassaux plus riches que lui, je vous l'offre. Vous avez vu une triste scène. Ne concevez pas une plus mauvaise idée du royaume de Pologne, parce qu'à vos yeux une tempête furieuse agite le vaisseau de l'État.

MNISCHEK.

Dans le fracas de la tempête, le pilote dirige rapidement le navire et le conduit au sûr asile du port.

LE ROI.

Levez-vous, czarine! Ce n'est point là votre place, ce n'est point la place de la fiancée du czar, de la fille de mon premier woïwode. Vous êtes la plus jeune parmi vos sœurs, mais votre esprit, dans son vol, devance votre fortune, et votre grand cœur aspire à la plus grande destinée.

DÉMÉTRIUS.

Sois témoin, grand roi, de mon serment. Je le dépose comme prince dans les mains d'un prince! J'accepte la main de cette noble demoiselle, comme un précieux gage de bonheur. Je jure que, dès que je serai monté sur le trône de mes pères, je la conduirai solennellement, comme ma fiancée, dans mon palais, ainsi qu'il convient à une grande reine. Comme présent d'hymen, je donne à mon épouse les principautés de Pleskow et de Gross-Neugard, avec toutes les villes, bourgs et habitants, avec tous les pouvoirs et droits de souveraineté, en libre propriété et à jamais; et cette donation, je la lui veux confirmer, comme czar, dans ma ville capitale de Moscou. Au noble woïwode, je compterai, comme indemnité de son armement, un million de ducats au coin de Pologne.

Que Dieu m'aide et tous ses saints, aussi vrai que mon serment est sincère, et que je le tiendrai fidèlement!

LE ROI.

Vous le tiendrez; vous n'oublierez jamais ce que vous devez au noble woïwode, qui risque, à servir vos vœux, son bonheur assuré, et, sur la foi de vos espérances, son enfant chéri. Un ami si rare doit être gardé précieusement. Quand vous serez heureux, n'oubliez donc jamais par quels degrés vous êtes monté au trône, et ne changez pas de cœur en changeant de vêtement. Songez que c'est en Pologne que vous vous êtes découvert vous-même, que ce pays vous a donné une seconde naissance.

DÉMÉTRIUS.

J'ai grandi dans une humble condition; j'ai appris à respecter les beaux liens qui attachent l'homme à l'homme par un mutuel penchant.

LE ROI.

Mais vous allez entrer dans un royaume où d'autres mœurs

ont cours et d'autres coutumes. Ici, sur la terre de Pologne, règne la liberté; le roi lui-même, bien qu'il soit le premier par l'éclat du rang, n'est souvent que le serviteur de la puissante noblesse. En Russie, c'est la sainte autorité paternelle qui domine; l'esclave sert avec une passive obéissance.

DÉMÉTRIUS.

La belle liberté que j'ai trouvée ici, je la veux transplanter dans ma patrie. Je veux des esclaves faire des hommes heureux, je ne veux pas régner sur des âmes d'esclaves.

LE ROI.

Ne soyez pas trop prompt et apprenez à obéir au temps. Prince, pour adieu, écoutez encore de moi trois leçons! Suivez-les fidèlement, quand vous arriverez à l'empire. C'est un roi qui vous les donne, un vieillard fort éprouvé, et votre jeunesse peut les mettre à profit.

DÉMÉTRIUS.

Oh! enseignez-moi votre sagesse, grand roi! Vous êtes révérend d'un peuple libre.... que dois-je faire pour parvenir au même but?

LE ROI.

....Vous venez d'une terre étrangère, ce sont les armes de l'étranger, de l'ennemi, qui vous amènent : c'est un premier tort qu'il faut réparer. Montrez-vous donc le vrai fils de la Moscovie, en respectant ses mœurs. Tenez parole aux Polonais et honorez-les, car vous avez besoin d'amis sur votre nouveau trône : le bras qui vous a rétabli peut vous renverser. Tenez-les en grande estime, mais ne les imitez pas. La coutume étrangère ne réussit pas dans un pays.

Mais, quoi que vous entreprenez.... honorez votre mère.... Vous retrouverez une mère....

DÉMÉTRIUS.

O mon roi!

LE ROI.

Vous avez assurément de grands motifs de l'honorer filialement. Vénérez-la.... Elle forme entre vous et votre peuple un lien cher et sacré.... L'autorité des czars est affranchie des lois

humaines; ils n'ont rien à redouter que la nature : votre peuple ne peut avoir de votre humanité un meilleur gage que votre amour filial. Je ne dis rien de plus. Il reste encore beaucoup à faire, avant que vous ayez conquis la toison d'or. Ne vous attendez pas à une victoire facile.

Le czar Boris règne avec force et autorité : ce n'est pas avec un efféminé que vous engagez la lutte. Celui qui s'est élevé au trône par son mérite, il n'est pas si facile au vent de l'opinion de l'en précipiter, et ses actions lui tiennent lieu d'ancêtres, . . . Je vous remets à votre bonne fortune. Elle vous a, deux fois déjà, sauvé par un miracle des mains de la mort; elle achèvera son œuvre et vous couronnera.

MARINA, ODOWALSKY.

ODOWALSKY.

Eh bien, madame, n'ai-je pas bien accompli ma tâche, et louerez-vous mon zèle?

MARINA.

Il est fort à propos que nous soyons seuls, Odowalsky; nous avons à traiter ensemble de choses importantes, dont le prince ne doit rien savoir. Qu'il suive la voix de Dieu qui le pousse! Qu'il croie à lui-même, et le monde y croira aussi. Qu'il garde, lui, cet aveuglement qui est un principe de grandes actions. . . . Mais nous, il nous faut voir clair, il nous faut agir. Il nous donne son nom, son enthousiasme; il faut que nous ayons pour lui de la raison, du sang-froid. Et quand nous nous serons assurés, par notre prudente habileté, d'un heureux résultat, qu'il continue de croire, s'il le veut, que son bonheur lui est tombé du ciel.

ODOWALSKY.

Ordonnez, madame! Je vis pour vous servir. Que m'importe, à moi, la cause du Moscovite? C'est à vous, à votre grandeur, à votre gloire, que je veux sacrifier mon sang et ma vie. Le bonheur ne fleurit pas pour moi; dépendant, sans biens, je ne puis élever mes vœux jusqu'à vous. Mais je veux mériter

peut se contenter d'un plus humble destin , quand le plus grand de tous plane sur sa tête ?

MNISCHÉK.

Pourtant tes sœurs ne portent point de couronnes , et elles sont heureuses.

MARINA.

Quel bonheur est-ce là , de quitter la maison du woiwode , mon père , pour entrer dans la maison du palatin , mon époux ? Que gagné-je à ce changement ? Et le jour prochain peut-il me réjouir , s'il ne m'apporte rien de plus que le jour présent ? O insipide retour du passé ! ennuyeuse monotonie de l'existence ! Vaut-il la peine d'espérer et d'aspirer ? Il faut que ce soit l'amour ou la grandeur : tout le reste , à mes yeux , est également vulgaire.

MNISCHÉK.

.

MARINA.

Éclaircis ton front , mon père chéri ! Fions-nous au flot qui nous porte ! Ne songe pas aux sacrifices que tu fais , songe au prix , au but atteint.... quand tu verras ta fille , dans la pompe d'une czarine , assise sur le trône de Moscou , quand tes petits-fils régneront sur ce monde !

MNISCHÉK.

Je ne pense qu'à toi , je ne vois rien que toi , ma fille , toi dans l'éclat du royal diadème. Tu le veux , je ne puis rien te refuser.

MARINA.

O le plus cher , le meilleur des pères , accorde-moi encore une prière.

MNISCHÉK.

Que désires-tu , mon enfant ?

MARINA.

Faut-il que je demeure enfermée dans Sambor , le cœur en proie à cette ardeur indomptable ? C'est par delà le Dniéper que mon sort se décidera.... d'immenses espaces m'en séparent.... Puis-je le supporter ? Oh ! mon âme impatiente sera livrée aux

tortures de l'attente, et mesurera avec les battements de cœur de l'angoisse la longueur infinie de cette distance.

MNISCHEK.

Que veux-tu ? que demandes-tu ?

MARINA.

Laisse-moi attendre l'événement à Kiow ; là je puiserai chaque nouvelle à sa source. Là, sur la limite des deux royaumes.

MNISCHEK.

Les élans de ton âme sont terribles. Modère-toi, mon enfant.

MARINA.

Oui, tu me l'accordes, oui, tu m'y conduiras.

MNISCHEK.

C'est toi qui m'y conduiras. Ta volonté n'est-elle pas ma loi ?

MARINA.

Mon père bien-aimé, quand je serai czarine à Moscou, il faut que Kiow alors soit notre frontière. Il faut que Kiow m'appartienne, et tu le gouverneras.

MNISCHEK.

Ma fille, tu rêves ! Déjà la grande Moscovie est trop étroite pour ton ambition ; déjà tu veux t'agrandir aux dépens de ta patrie....

MARINA.

Kiow n'appartenait pas à notre patrie. Là régnaient les anciens princes des Varègues ; j'ai bien retenu les vieilles chroniques.... Kiow a été arraché à l'empire des Russes ; je le rattacherais à l'ancienne couronne.

MNISCHEK.

Silence ! silence ! Le woiwode ne peut entendre un tel langage. (On entend des trompettes.) Ils se mettent en marche....



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Vue d'un couvent grec, dans une contrée déserte et glacée, sur le lac Belosero (Bielosersk).

Une troupe de RELIGIEUSES, avec des robes noires et des voiles noirs, passe sur la scène, dans le fond; MARFA, avec un voile blanc, se tient séparée des autres, appuyée sur la pierre d'un tombeau; OLGA sort de la troupe des Religieuses, s'arrête un moment à regarder Marfa, puis vient plus près d'elle.

OLGA.

Ton cœur ne te pousse-t-il pas à sortir avec nous pour jouir, en plein air, du réveil de la nature? Le soleil revient et la longue nuit lui cède la place; la glace des fleuves se rompt, le traîneau devient barque, et les oiseaux du printemps voyagent. Le monde est ouvert, une nouvelle ardeur de vivre nous attire toutes, de nos étroites cellules, sous un ciel libre et serein, dans la campagne rajeunie. Et toi seule, abîmée dans une éternelle douleur, tu ne veux pas partager l'allégresse commune?

MARFA.

Laisse-moi seule et suis tes sœurs! Se réjouisse et se récréé qui peut encore espérer. L'année, qui rajeunit le monde, ne peut rien m'apporter; pour moi, tout est le passé; tout s'étend derrière moi comme déjà écoulé.

OLGA.

Pleureras-tu éternellement ton fils et seras-tu toujours en deuil de ta grandeur perdue? Le temps, qui répand son baume sur toutes les blessures du cœur, n'est-il sans pouvoir que sur toi? Tu fus la czarine de ce grand empire, tu fus la mère d'un

leverse au plus profond de mon être? Depuis seize ans déjà, je pleure mon fils, et maintenant, tout à coup, je crois qu'il vit?

OLGA.

Tu l'as pleuré seize ans comme mort, mais tu n'as jamais vu sa cendre! Rien ne contredit la vérité de ce bruit; car enfin la Providence veille sur le destin des peuples et sur la tête des princes.... Oh! ouvre ton cœur à l'espoir.... L'événement passe ton intelligence.... Qui peut poser des limites à la Toute-Puissance?

MARFA.

Dois-je reporter mes regards en arrière, sur cette vie dont j'étais enfin séparée?

Mon espérance n'habitait pas chez les morts. Oh! ne me dites rien de plus! Ne laissez pas mon cœur s'attacher à cette trompeuse image! Ne me faites pas perdre une seconde fois mon fils chéri! Oh! c'en est fait de mon repos, c'en est fait de ma paix! Je ne puis croire à cette parole, hélas! et je ne puis plus, à tout jamais, l'effacer de mon âme! Malheur à moi! C'est maintenant que je perds vraiment mon fils; maintenant, je ne sais plus si je dois le chercher chez les morts ou chez les vivants. Je suis livrée à un doute sans issue.

On entend une cloche. La SOEUR PORTIÈRE vient.

OLGA.

Qu'annonce cette cloche, sœur portière?

LA PORTIÈRE.

L'archevêque est à nos portes; il vient-envoyé par le grand-czar, et demande audience.

OLGA.

L'archevêque est à nos portes? Qu'y a-t-il d'extraordinaire qui l'amène ici?..

XÉNIA.

Venez toutes, pour le recevoir dignement.

Elles vont vers la porte. Cependant l'ARCHEVÊQUE entre; elles mettent toutes un genou en terre devant lui; il fait sur elles le signe de la croix grecque.

JOB.

Je vous apporte le baiser de paix, au nom du Père et du fils et de l'Esprit qui procède du Père!

OLGA.

Seigneur, nous baisons humblement ta main paternelle!

Commande à tes filles!

JOB.

Ma mission regarde sœur Marfa.

OLGA.

La voici, et elle attend tes ordres. (*Toutes les Religieuses s'éloignent.*)

JOB et MARFA.

JOB.

C'est le grand prince de Russie qui m'envoie vers toi. Loin d'ici, sur son trône, il pense à toi; car de même que le soleil, de son œil enflammé, répand en tout sens dans le monde la lumière et l'abondance, ainsi l'œil du souverain est partout. Jusqu'aux extrémités les plus reculées de son empire, ses soins veillent et rien n'échappe à ses regards.

MARFA.

J'ai certes éprouvé jusqu'où atteint son bras.

JOB.

Il connaît les sentiments élevés qui t'animent; aussi ressent-il avec courroux sa part de l'offense qu'un audacieux ose te faire.

MARFA.

JOB.

Écoute-moi: un scélérat, dans le pays de Pologne, un renégat, qui, rompant en impie ses vœux monastiques, a renoncé son Dieu, abuse du noble nom de ton fils, que la mort t'a ravi dans son enfance. Ce jongleur impudent se vante d'être de ton sang et se donne pour le fils du czar Iwan. Un woiwode, violant la paix, amène de Pologne sur nos frontières, avec une armée, ce faux roi, qu'il a lui-même créé. Il égare le cœur fidèle des Russes, et les excite à la défection et à la trahison.

Le czar m'envoie vers toi dans des vues paternelles.... Tu honores les mânes de ton fils; tu ne souffriras pas qu'un insolent

aventurier lui vole son nom dans le tombeau et usurpe audacieusement ses droits. Tu déclareras hautement, à la face du monde, que tu ne le reconnais pas pour ton fils. Tu ne réchaufferas pas sur ton cœur, qui bat si noblement, le sang bâtard d'un étranger. Tu démentiras, le czar l'attend de toi cette infâme invention, avec la juste colère qu'elle mérite.

MARFA a combattu, pendant ce discours, les plus violentes émotions.

Que m'apprenez-vous, archevêque? Est-ce possible?... Oh! dites-moi! par quels signes, au moyen de quelles preuves cet aventurier téméraire s'accrédite-t-il comme le fils d'Iwan, le fils dont nous pleurons la mort?

JOB.

C'est par une ressemblance fugitive avec Iwan, par des écrits que le hasard lui a procurés, et par un joyau précieux dont il fait parade, qu'il déçoit le vulgaire qui aime à se laisser tromper.

MARFA.

Quel joyau? Oh! dites-le-moi!

JOB.

Une croix, garnie de neuf émeraudes, que le Knæs Iwan Mestlowskoy lui a, dit-il, suspendue au cou, à son baptême.

MARFA.

Que dites-vous?... Il montre ce joyau? (*Se faisant violence pour demeurer calme.*) ...Et comment prétend-il avoir échappé?

JOB.

Un fidèle serviteur, un diacre, l'aurait arraché au meurtre et à l'incendie, puis transporté secrètement à Smolenskow.

MARFA.

Mais où est-il resté?... Où dit-il s'être caché jusqu'à cette heure?

JOB.

Il aurait grandi, inconnu à lui-même, dans le couvent de Tschudow; de là il se serait enfui en Lithuanie et en Pologne, où il a servi le prince de Sendomir, jusqu'à ce qu'un hasard lui découvrit son rang.

MARFA.

Avec une telle fable peut-il trouver des amis qui risquent pour sa cause leurs biens et leur sang?

JOB.

O czarine! le Polonais a le cœur faux et voit avec envie la prospérité de notre patrie. Tout prétexte lui est bon pour allumer la guerre sur nos frontières.

MARFA.

Et pourtant il y aurait, même à Moscou, des âmes crédules que séduirait si aisément cette œuvre de mensonge ?

JOB.

Le cœur des peuples est inconstant, princesse ! Ils aiment le changement ; ils croient gagner à une nouvelle domination. L'impudente assurance du mensonge entraîne les esprits, le merveilleux trouve faveur et croyance.

C'est pourquoi le czar désire que tu dissipes l'illusion du peuple, comme seule tu le peux. Un mot de toi, et le trompeur qui a eu l'audace de se dire ton fils est anéanti. Je me réjouis de te voir si émue. Cette jonglerie effrontée te révolte, je le vois, et une noble colère enflamme ton visage.

MARFA.

Et où... dites-le-moi... où est maintenant celui qui ose se donner pour notre fils ?

JOB.

Déjà il marche sur Tschernikow ; c'est de Kiow, dit-on, qu'il s'est mis en campagne. La cavalerie légère des Polonais le suit, avec une troupe de Cosaques du Don.

MARFA.

O suprême Toute-Puissance, grâces te soient rendues ! Merci ! merci ! de m'envoyer enfin le salut et la vengeance !

JOB.

Qu'as-tu, Marfa?... Comment dois-je entendre ces paroles ?

MARFA.

O puissances célestes, amenez-le heureusement ! Vous tous, saints anges, planez autour de ses drapeaux !

JOB.

Est-il possible?... Comment ? L'imposteur pourrait te....

MARFA.

Il est mon fils. A tous ces signes, je le reconnais. A la terreur de ton czar, je le reconnais. C'est lui ! Il vit ! Il approche ! Descends de ton trône, tyran ! Tremble ! Il vit encore un rejeton de

la souche de Rurik : le vrai czar, le légitime héritier vient; il vient, et demande compte de son patrimoine.

JOB.

Insensée, réfléchis-tu à ce que tu dis?

MARFA.

Il a lui enfin, le jour de la vengeance, de la restauration. Le ciel, de la nuit du tombeau, amène l'innocence à la lumière. L'orgueilleux Godunow, mon mortel ennemi, est contraint de demander grâce, en rampant à mes pieds. Oh! mes vœux ardens sont accomplis!

JOB.

La haine peut-elle l'aveugler à ce point?

MARFA.

La crainte peut-elle aveugler à ce point ton czar, qu'il espère de moi son salut... de moi... offensée d'une offense infinie?

.....
 Il veut que je renie le fils que le ciel, par un miracle, me ressuscite du tombeau? que pour le bon plaisir du meurtrier de ma race, qui a entassé sur moi d'ineffables douleurs, je repousse la délivrance que Dieu m'envoie enfin, dans mon profond désespoir?

JOB.

MARFA.

Non, tu ne m'échapperas pas. Il faut que tu m'entendes. Je te tiens, je ne te lâcherai pas. Oh! enfin, je puis soulager mon cœur, vomir sur mon ennemi un ressentiment si longtemps contenu au plus profond de mon âme.

.....
 Qui est-ce qui m'a jetée dans ce sépulcre des vivants, avec toutes les forces de ma vive jeunesse, et les aspirations ardentes de mon cœur? Qui arracha d'auprès de moi mon fils chéri, et envoya des meurtriers pour le percer? Oh! nulle langue ne peut nommer ce que j'ai souffert quand je veillais, dans d'inextinguibles transports, ces longues nuits toutes brillantes d'étoiles, et que je mesurais à mes larmes le cours des heures! Le jour du salut et de la vengeance vient enfin; je vois le puissant en mon pouvoir.

SCÈNE II.

Une hauteur entourée d'arbres. — Une vaste et riante perspective s'ouvre aux regards; un beau fleuve coule à travers la campagne, dont l'aspect est animé par la verdure encore tendre des blés. On voit, à diverses distances, briller les clochers de quelques villés; Derrière la scène on entend des tambours et une musique guerrière.

ODOWALSKY et d'autres **OFFICIERS** entrent en scène; peu après **DÉMÉTRIUS**.

ODOWALSKY.

Faites descendre l'armée le long du bois, pendant que nos regards, de cette hauteur, embrasseront la contrée. (*Quelques Officiers s'éloignent. Démétrius entre.*)

DÉMÉTRIUS, reculant de surprise.

Ah! quel aspect!

ODOWALSKY.

Seigneur! Tu vois ton empire se déployer devant toi... C'est la terre de Russie.

RAZIN.

Cette colonne que voici porte déjà l'écusson de Moscou; ici finit le domaine des Polonais.

DÉMÉTRIUS.

Est-ce le Dniéper qui verse à travers ces campagnes ses paisibles ondes?

ODOWALSKY.

C'est la Desna. Là s'élèvent les tours de Tschernikow.

RAZIN.

Ce qui brille au ciel dans le lointain, ce sont les coupoles de Novgorode-Sieverskoi.

DÉMÉTRIUS.

Quel riant aspect! Quelles belles campagnes!

ODOWALSKY.

Le printemps les a couvertes de sa parure; car ce sol fertile produit d'abondantes moissons.

DÉMÉTRIUS.

Le regard se perd dans l'immensité.

RAZIN.

Pourtant ce n'est là, Seigneur, qu'un petit commencement

du grand empire de Russie; car il s'étend, à perte de vue, vers l'Orient, et vers le Nord il n'a d'autres bornes que la force créatrice de la nature vivante.

RAZIN.

Voyez, notre czar est devenu tout pensif.

DÉMÉTRIUS.

La paix habite encore dans ces belles campagnes, et je paraîtrais maintenant avec le terrible appareil de la guerre, pour les ravager en ennemi.

ODOWALSKY.

Ce sont choses, seigneur, auxquelles on pense après.

DÉMÉTRIUS.

Tu as les sentiments d'un Polonais; moi, je suis enfant de Moscou. C'est le pays qui m'a donné la vie. Pardonne-moi, sol chéri, terre maternelle; limite, poteau sacré, que j'embrasse, sur lequel mon père a gravé son aigle: pardonne, ô patrie, à ton fils d'envahir, avec les armes ennemies de l'étranger, le paisible sanctuaire de ta paix. Je viens ici pour réclamer mon héritage et le noble nom de mon père qu'on m'a ravi. Ici ont régné dans une longue succession, depuis trente âges d'hommes, les Varègues, mes ancêtres. Je suis le dernier de leur race, arraché au meurtre par la divine Providence.

SCÈNE III.

Un village russe. — Place devant l'église. On entend le tocsin.

GLEB, ILIA et TIMOSKA accourent sur la scène, armés de haches.

GLEB, sortant de sa maison.

Où court le peuple?

ILIA, sortant d'une autre maison.

Qui a sonné le tocsin?...

TIMOSKA.

Voisins, sortez! Venez tous, venez qu'on s'entende!

Le Posadnik (juge du village) s'avance, pour lire un manifeste de Démétrius. Hésitation des habitants du village entre les deux partis. Les paysannes sont gagnées les premières à Démétrius et décident les esprits en sa faveur.

Camp de Démétrius. Il a été battu dans la première action, mais l'armée du czar Boris est victorieuse comme à contre-cœur, et ne poursuit pas ses avantages. Démétrius, au désespoir, veut se tuer et en est empêché à grand-peine par Korela et Odowalsky. Insolence des Cosaques envers Démétrius lui-même.

Camp de l'armée du czar Boris. Lui-même est absent, et cela nuit à sa cause, parce qu'il est redouté, mais non aimé. L'armée est forte, mais peu sûre. Les chefs sont désunis, et, pour divers motifs, ils penchent, en partie, vers Démétrius. Un d'entre eux, Soltikow, se déclare pour lui par conviction. Sa défection a les suites les plus graves : une grande partie de l'armée passe à Démétrius.

Boris à Moscou. Il se montre encore comme souverain absolu, et a de fidèles serviteurs autour de lui, mais déjà il est aigri par de mauvaises nouvelles. La crainte d'un soulèvement à Moscou l'empêche d'aller à l'armée. Il a honte aussi de combattre en personne, comme czar, contre l'imposteur. Scène entre lui et l'archevêque.

Des messagers apportent de toutes parts des nouvelles funestes, et le danger devient toujours plus pressant pour Boris. Il apprend la défection du peuple des campagnes et des villes

des provinces, l'inactivité et la sédition de l'armée, les mouvements qui éclatent dans Moscou, le progrès de la marche de Démétrius. Romanow, qu'il a gravement offensé, arrive à Moscou. C'est un nouveau sujet d'inquiétudes. Puis vient la nouvelle que les boyards s'enfuient dans le camp de Démétrius, et que toute l'armée passe de son côté.

BORIS ET AXINIA.

Le czar, comme père, se montre touchant, et, dans son entretien avec sa fille, son âme s'ouvre.

Boris s'est fait prince souverain par des crimes, mais il a accepté et rempli tous les devoirs du souverain; vis-à-vis du pays, il est un prince estimable et un vrai père du peuple. C'est seulement en ce qui touche sa personne qu'il se montre, à l'égard de certains individus, soupçonneux, vindicatif et cruel. Son esprit l'élève, aussi bien que son rang, au-dessus de tout ce qui l'entoure. La longue possession du pouvoir suprême, l'habitude de la domination et la forme despotique du gouvernement ont nourri son orgueil à un tel point qu'il lui est impossible de survivre à sa grandeur. Il voit clairement ce qui le menace; mais il est encore czar, et nullement déchu, quand il se résout à mourir.

Il croit aux présages et, dans sa disposition actuelle, beaucoup de choses lui paraissent significatives, qu'il avait autrefois dédaignées. Une circonstance particulière, où il reconnaît la voix du destin, devient décisive pour lui.

Peu avant sa mort, son caractère change : il devient plus doux envers les messagers de malheur, et rougit des transports de

colère avec lesquels il a accueilli les premiers. Il se fait raconter les détails les plus funestes et récompense même le narrateur.

Dès qu'il apprend le malheur, à ses yeux décisif, il se retire sans autre explication, avec calme et résignation. Peu après, il reparait en habit de moine et éloigne sa fille du spectacle de ses derniers moments. Elle doit chercher dans un cloître un asile contre les outrages ; son fils Féodor, encore enfant, aura peut-être moins à craindre. Il prend le poison, et se retire dans une chambre solitaire, pour mourir en repos.

Confusion générale, à la nouvelle de la mort du czar. Les boyards forment un conseil d'empire et gouvernement au Kremlin. Romanow (qui ensuite fut czar et tige de la maison aujourd'hui régnante) s'avance à la tête d'une troupe armée, prête, sur la poitrine du czar, le serment de fidélité à son fils Féodor, et force les boyards de suivre son exemple. La vengeance et l'ambition sont loin de son âme; il ne suit que la justice. Il aime Axinia sans espérance, et il est, sans le savoir, payé de retour.

Romanow court à l'armée, pour la gagner au jeune czar. Soulèvement à Moscou, excité par les partisans de Démétrius. Le peuple arrache les boyards de leurs maisons, s'empare de Féodor et d'Axinia, les retient prisonniers, et envoie des députés à Démétrius.

Démétrius à Tula, au comble de la prospérité. L'armée est à lui; on lui apporte les clefs de beaucoup de villes. Moscou seul paraît encore résister. Il est doux et aimable, montre une noble émotion, à la nouvelle de la mort de Boris, pardonne un complot dirigé contre sa vie, qu'on vient de découvrir, dédaigne les

serviles témoignages de respect des Russes et veut en abolir l'usage. Les Polonais, au contraire, dont il est entouré, sont rudes et traitent les Russes avec mépris. Démétrius désire une entrevue avec sa mère et envoie des messagers à Marina.

Parmi la foule des Russes qui, à Tula, se pressent autour de Démétrius, paraît un homme que Démétrius reconnaît sur-le-champ. Il se réjouit hautement de le revoir. Il éloigne tous les autres, et, dès qu'il est seul avec cet homme, il le remercie avec effusion comme son sauveur et son bienfaiteur. Celui-ci laisse entendre que Démétrius en effet lui a une grande obligation, plus grande même qu'il ne croit et ne sait. Démétrius le presse de s'expliquer plus clairement, et le meurtrier du vrai Démétrius lui découvre alors comment les choses se sont passées réellement. Pour ce meurtre, il n'a pas été récompensé; c'était plutôt la mort qu'il avait à attendre, comme unique salaire, de Boris. Altéré de vengeance, il rencontra un enfant dont la ressemblance avec le czar Iwan le frappa. C'était une circonstance qu'il fallait mettre à profit. Il s'attacha à cet enfant, s'enfuit avec lui d'Eglitsch, le porta chez un ecclésiastique qu'il sut gagner à son plan, et lui remit le joyau qu'il avait pris lui-même à Démétrius égorgé. Par cet enfant, que depuis il n'a jamais perdu de vue, et dont il a toujours dirigé secrètement tous les pas, il est désormais vengé. Son instrument, le faux Démétrius, règne sur la Russie, à la place de Boris.

Pendant ce récit, un changement prodigieux s'opère dans Démétrius. Son silence est terrible. Au moment où sa rage et son désespoir sont au comble, le meurtrier le pousse à bout, en exigeant, avec audace et insolence, son salaire. Démétrius le perce de son épée et le tue.

Monologue de Démétrius. Lutte intérieure, mais où domine le sentiment de la nécessité qui lui commande de soutenir son rôle de czar.

Les députés de la ville de Moscou arrivent et se soumettent à Démétrius. Il les reçoit d'un air sombre et avec des dispositions menaçantes. Parmi eux est le patriarche. Démétrius le dépose de sa dignité, et condamne peu après un Russe de haut rang qui avait douté de sa légitimité.

Marfa et Olga attendent Démétrius sous une tente magnifique. Marfa parle de l'entrevue prochaine avec plus de doute et de crainte que d'espérance, et tremble à l'approche de ce moment qui devait être pour elle le comble de la félicité. Olga l'encourage, sans avoir elle-même confiance. Pendant leur long voyage, elles avaient eu toutes deux le temps de se rappeler toutes les circonstances; la première exaltation avait fait place à la réflexion. Le sombre silence et les regards intimidants des gardes qui entourent la tente augmentent encore leurs doutes.

Les trompettes sonnent. Marfa hésite, elle ne sait si elle doit aller au-devant de Démétrius. Le voilà devant elle, seul. Le peu d'espoir qu'elle gardait encore dans son cœur s'évanouit entièrement à son aspect. Je ne sais quel obstacle mystérieux se place entre eux : la nature ne parle pas, ils sont à jamais séparés. Au premier moment, ils avaient fait mine de s'approcher l'un de l'autre; Marfa, la première, fait un mouvement pour reculer. Démétrius le remarque et demeure un instant interdit. Silence expressif...

DÉMÉTRIUS ¹.

Ton cœur ne te dit-il rien? Ne reconnais-tu pas ton sang en moi? (*Marfa garde le silence.*) La voix de la nature est sacrée et libre; je ne veux ni la contraindre ni la feindre. Si ton cœur

1. Ce fragment de dialogue est en prose dans Schiller, tandis que les premières scènes sont en vers.

eût parlé à ma vue, le mien t'aurait répondu ; tu aurais trouvé en moi un fils pieux, un fils aimant. Ce que la nécessité commande se serait fait avec inclination, amour, intimité. Mais si tu n'as pas pour moi les sentiments d'une mère, prends les pensées d'une souveraine, domine-toi en reine. Le destin te donne en moi un fils que tu n'espérais pas, accepte-moi comme un présent du ciel. Quand je ne serais pas, ce que je parais aujourd'hui, ton fils, je n'enlève rien à ce fils. Je n'ai rien enlevé qu'à ton ennemi. Je t'ai vengée, toi et ton sang ; je t'ai tirée du sépulcre où tu étais ensevelie vivante, et je t'ai ramenée sur le trône... Tu comprends que ton sort est lié au mien. Le salut comme la ruine te sont communs avec moi. Tout le monde a les yeux sur nous.

Je hais la jonglerie, et ce que je n'éprouve pas, je ne puis me décider à le montrer ; mais j'éprouve réellement pour toi du respect, et ce sentiment qui plie mes genoux devant toi est la sincère disposition de mon âme. (*Jeu muet de Marfa, et indices qui révèlent son agitation intérieure.*)

DÉMÉTRIUS.

Décide-toi ! Ce que la nature te refuse, fais que ce soit un acte libre de ta volonté. Je n'exige de toi ni hypocrisie, ni mensonge ; je demande des sentiments vrais. Ne parais pas ma mère, sois-la... Rejette le passé, saisis le présent, de tout ton cœur ! Si je ne suis pas ton fils, je suis le czar ; j'ai la puissance, j'ai le succès... Celui qui gît dans la tombe est poussière ; il n'a plus de cœur pour t'aimer, plus d'yeux pour te sourire... Tourne-toi vers le vivant.. . (*Marfa fond en larmes.*)

DÉMÉTRIUS.

Oh ! ces précieuses larmes, elles sont les bienvenues. Laisse-les couler ! Montre-toi ainsi au peuple ! (*Sur un signe de Démétrius, la tente s'ouvre, et les Russes rassemblés deviennent témoins de cette scène.*)

Entrée de Démétrius à Moscou. Grande pompe, mais appareil guerrier. Ce sont des Polonais et des Cosaques qui ouvrent la marche. Quelque chose de sombre et de terrible se mêle à la

parts; cependant elle sait mieux dissimuler. Elle presse la célébration du mariage. On fait des apprêts pour une fête brillante.

Sur l'ordre de Marina, une coupe de poison est portée à Axinia. La mort est la bienvenue pour elle. Elle craignait d'être contrainte de suivre le czar à l'autel.

Violente douleur de Démétrius. Le cœur déchiré, il va à l'autel épouser Marina.

Après le mariage, Marina lui révèle qu'elle ne le tient point et ne l'a jamais tenu pour le vrai Démétrius. Elle l'abandonne froidement à lui-même, dans une situation terrible.

Cependant Scousskor, un des anciens généraux du czar Boris, met à profit le mécontentement croissant du peuple, et devient le chef d'une conspiration contre Démétrius.

Romanow, dans sa prison, est consolé par une apparition miraculeuse. L'ombre d'Axinia paraît devant lui, lui ouvre la perspective d'un meilleur avenir, et lui commande de laisser paisiblement mûrir la destinée et de ne pas se souiller de sang. Elle laisse entrevoir à Romanow qu'il est lui-même appelé au trône. Peu après, on l'engage à prendre part à la conspiration; il s'y refuse.

Soltikow se fait d'amers reproches d'avoir trahi sa patrie pour Démétrius mais il ne veut pas devenir traître une seconde

fois, et, par loyauté, il demeure fidèle, contre ses sentiments, au parti qu'il a embrassé. Maintenant que le mal est fait, il s'efforce du moins de l'atténuer et d'affaiblir le pouvoir des Polonais. Il paye cette tentative de la vie, mais il accepte la mort comme un châtiment mérité, et en mourant il confesse à Démétrius lui-même que c'est ainsi qu'il l'accepte.

Casimir, frère de Lodoiska, jeune Polonaise qui, dans la maison du woiwode de Sandomir, avait aimé Démétrius en secret et sans espoir, l'a suivi dans son expédition, à la prière de sa sœur, et l'a défendu vaillamment dans tous les combats. Au moment du plus grand danger, quand tous les autres partisans de Démétrius ne pensent qu'à leur salut, Casimir seul lui reste fidèle et se sacrifie pour lui.

La conjuration éclate. Démétrius est auprès de la czarine Marfa, et les révoltés pénètrent dans l'appartement. La dignité et l'audace de Démétrius imposent quelques instants aux rebelles. Il réussit presque à les désarmer, en se montrant disposé à leur livrer les Polonais. Mais tout à coup Schuiskoi se précipite sur la scène avec une autre troupe furieuse. On exige de la czarine une déclaration formelle : il faut qu'elle affirme, en baisant la croix, que Démétrius est son fils. Témoigner contre sa conscience d'une manière si solennelle lui est impossible. Elle se détourne en silence de Démétrius et veut s'éloigner. « Elle se tait ! crie la foule tumultueuse, elle le renie ! Meurs donc, imposteur ! » -- Et il git, percé de coups, aux pieds de Marfa.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
MARIE STUART, tragédie.....	1
LA PUCELLE D'ORLÈANS, tragédie romantique.....	131
LA FIANCÉE DE MESSINE, ou LES FRÈRES ENNEMIS, tragédie avec des chœurs.	
De l'usage du chœur dans la tragédie.. .. .	255
La Fiancée de Messine.....	266
GUILLAUME TELL, drame.....	347
L'HOMMAGE DES ARTS, scène lyrique.....	411
FRAGMENTS ET PLANS trouvés dans les papiers de l'auteur.	
I. DÉMÉTRIC.....	483
II. WARBECK.....	531
III. LES CHEVALIERS DE MALTE.....	557
IV. LES ENFANTS DE LA MAISON.....	571



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleuros, 9, à Paris
